

saindoux, il le recouvrit de trois peaux de mouton.

Le résultat de cette médication fut d'élever la chaleur du corps à un tel degré que le rhumatisant fut guéri de ses rhumatismes, mais qu'il expira après dix heures de traitement.

Il était cuit.

POÈTE ET IMPÉRATRICE.—On sait l'admiration que l'impératrice Elisabeth d'Autriche portait au poète Henri Heine. Cet amour est assez difficile à comprendre de la part d'une souveraine qui était au fond peu sensible aux choses de l'esprit. Un article de la *Semaine littéraire* de Genève donne de ce sentiment l'explication suivante : Un jour que le cœur de l'impératrice était gonflé d'amertume, elle ouvrit par hasard un volume de Heine qui traînait sur une table du palais. Elle tomba justement sur une de ces pages, nombreuses dans l'œuvre du poète, où celui-ci, fatigué de tout et de tous, exhalait son dépit en vers harmonieux et trempés de larmes. L'impératrice en fit aussitôt son poète de chevet. Un affront qu'elle subit peu après, par la faute d'Henri Heine, l'entretint dans ce sentiment. Elle avait entrepris de lancer une souscription afin d'élever un monument au poète. Dans ce dessein, elle avait fait fabriquer un registre en cuir blanc à coins d'or, y avait inscrit son nom en regard d'une somme considérable et l'avait fait circuler dans son entourage. L'affaire promettait de réussir quand la chancellerie d'Allemagne s'émut. On fit des représentations à François Joseph qui, docile, confisqua le registre à coins d'or. L'impératrice, furieuse, s'embarqua pour Corfou. Et la statue de Heine se dressa dans la propriété qu'elle possédait là.

Mme Z... est méchante comme la peste ; elle déchire ses amies à belles dents et bavarde comme une pie.

— Que voulez vous, avouait-elle hier ; est ce que la parole n'a pas été donnée à la femme pour "aiguiser" sa pensée ?

LA MODE ET LES CHEVEUX.—Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle

trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes mettait hier entre nos mains, nous a appris que la coquetterie de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent la chevelure était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur ! Mme de Staël était rouge, d'un rouge à rendre fou les amoureux de notre temps.

"Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges : ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement."

Voilà un bon rapport ! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël ?

Lu dans une Histoire de la Révolution :

"Les soldats de Sambre-et-Meuse étaient pieds nus ; cela ne les empêchait pas de marcher et de ne jamais reculer d'une semelle !"

Un mot charmant qui mérite d'être authentique :

Mme de Thèbes, à laquelle une grande science et un tact parfait ont valu en tous pays non seulement de grands succès, mais aussi de chaleureuses sympathies, se propose paraît-il, d'aller à Londres pour la prochaine "season."

Seulement, elle hésite. Et elle a demandé conseil à plusieurs amis, inquiète de savoir si le climat lui conviendrait, si la haute société anglaise s'intéresse aux études où elle a acquis une si belle renommée, si enfin elle avait chance de passer là bas une agréable "season."

Or, on raconte que la dernière personne consultée par la célèbre chiro-mancienne fut Mme Sarah Bernhardt, à laquelle la lie une ancienne amitié.

—Réussirai-je et me plairai-je à Londres ? demanda Mme de Thèbes.

— Regardez dans votre main... répondit Mme Sarah Bernhardt.

Le Mouchoir

Il est agréable à nos âmes féminines si souvent accusées de frivolité de constater l'extrême importance que les hommes attachent aux plus petits détails de leur accoutrement.

Ce n'est pas sans douceur que je trouve ces questions débattues dans un grave journal politique et littéraire.

Un jour — c'était l'an passé, je crois — M. Emile Faget, de l'Académie Française, y consacra une longue chronique à la canne et au chapeau, tout en s'étonnant que ces choses pussent jouer un rôle si important dans la vie d'un homme. Il est clair que M. Emile Faguet ne s'est pas aperçu ce jour-là qu'il donnait à ces deux accessoires de la toilette masculine la consécration de son temps et de son autorité.

La canne et le chapeau sont loin maintenant, et voici que surgit la question du mouchoir. C'est une question terrible, brûlante et délicate. On reconnaît, paraît-il, qu'un homme est du monde ou qu'il n'en est pas selon qu'il met ou non son mouchoir dans la poche apparente de son habit. S'il le glisse dans son gilet, comme il était de rigueur de le faire l'an passé, malheur à lui, c'est un homme perdu. Il est jugé : c'est un être sans éducation...

Remarquez que cette éducation varie sans cesse. Il y a quelque temps, les messieurs bien élevés plaçaient leur mouchoir dans leur manchette. Où le mettront-ils l'an prochain ? Mon Dieu ! Que tout cela exige de réflexions ! et ces réflexions ne sont rien auprès de celles que de pareils soucis suggèrent à notre observation amusée.

Sous les cieux cléments de la Grèce antique, les hommes ne se mouchoaient pas. La sécheresse du climat les prévenait contre les rhumes. Mais il faisait chaud, et pour essuyer la sueur de leur visage, les "snobs" athéniens portaient un "sudarium" —